

diver ne coïnciderait pas avec celle des premiers de ces végétaux.

C'est une erreur de croire qu'on ne peut avoir de prairies ailleurs que dans les vallées et les terres humides. On peut obtenir d'excellents fourrages à une certaine altitude; ils sont toujours plus savoureux, plus parfumés, plus recherchés du bétail. Ces prairies sèches se sèment de conche, de flouve odorante, d'avoine pubescente, de paturin des bois, d'avoine des prés. Si ces prés ne doivent pas être fauchés, mais broutés, on y joint la gesse, la vesce à épis et le trèfle blanc, qui seraient également en retard sur la floraison des graminées et ne pourraient être coupés avec eux.

Revenons à la fenaison. L'essentiel est qu'elle soit entreprise à point, c'est-à-dire au moment précis où la majorité des plantes qui formeront le foin, après avoir développé toutes les feuilles, ouvre aussi toutes les fleurs, parce que c'est alors que ces plantes possèdent, aussi également réparties que possible dans toutes leurs parties, les principes alimentaires qui servent à la nutrition de l'animal. Coupée trop tôt, l'herbe renferme en excès l'eau de végétation; trop tard, la vie végétale s'étant concentrée dans le travail de la fructification, elle se dessèche, et ses tiges, dures et ligneuses deviennent cassantes.

JUILLET AUX CHAMPS.

I

JUILLET EN BEAUCE.

Les immenses plaines du plateau Beauceron sent en ce mois dans toute leur gloire; c'est l'heure où leur physiologie affecte son caractère spécial, monotone sans doute, mais non pas sans grandeur. On en juge mal, lorsqu'elles se déroulent comme la toile d'un géorama devant la portière du train qui vous emporte à toute vapeur; pour en apprécier le charme, pour en goûter la poésie, il faut suivre un des sentiers poudreux qui sillonnent ces plaines; perdu entre les haies de chaumes, diaprées de coquelicots et de bluets, on n'aperçoit, lorsqu'une dépression du terrain permet au regard de s'étendre, qu'un océan d'épis ondulants, qui va jusqu'à l'horizon. Tous les bruits se sont tus: on ne perçoit plus que les cris aigres des grillons et des cigales, et de temps en temps la trille alerte ou l'alouette veillant, dans la route bleue, sur la nichée qui court dans le sillon.

On subit alors une impression reproduisant exactement celle que l'on éprouve en s'enfonçant dans une forêt, impression mixte qui se traduit à la fois par une appréhension indéfinie, une vague mélancolie, et par l'âpre sensation de volupté qui s'attache aux premiers pas hasardés dans la solitude. Il y a cependant une dissemblance dans l'effet produit: dans la forêt, les accidents pittoresques, l'affirmation grandiose de la puissance de la nature raptent et écrasent l'homme qui les contemple: il se sent pygmée dans ce steppe fertilisé, au contraire, on ne peut s'empêcher de mettre la faiblesse humaine en regard de cette mer de moissons, et en songeant que c'est le pygmée qui a fécondé cette immensité, un légitime orgueil vous

fait relever la tête, et c'est d'un pas plus ferme et plus fort que l'on poursuit son chemin.

II.

TRAVAUX PREPARATOIRES—MACHINES MOISSONNEUSES.

Nous voici à l'heure recueillie, presque solennelle, qui précède celle de la bataille. Elle est déjà le thème ordinaire des causeries villageoises, de l'agitation, non seulement de la rue, mais de chaque chaumière, les bruits caractéristiques, qui font résonner les échos de la vallée, indiquent avec quelle ardeur chacun s'y prépare.

Le charron, le bourrelier, ne pouvant satisfaire aux exigences de leurs clients, sont aux abois: depuis le matin jusqu'au soir, le marteau du maréchal frappe en cadence sur son enclume: ceci, au profit des gros fermiers; car, notre menu monde suffit au soin d'apprêter ses armes et son fournement. Celui-ci, assis devant sa porte, bat sa faux à coups redoublés; celui-là en renouvelle les *plagions*; un autre ajuste des dents à ses râtaux.

Les femmes prennent une part, peut-être plus active encore, à ces significatifs préludes. Le linge sèche sur tous les buissons des alentours; le lavoir communal est envahi; la lessive est de rigueur pour tous les ménages; car on sera deux longs mois sans avoir le temps d'y penser, et puis il faut rapiécer laborieusement, renforcer judicieusement les pauvres qui, avec le moissonneur, vont s'en aller à la fatigue.

En même temps les routes sont sillonnées par les longues files des volontaires que les pays des petites cultures prêtent aux plaines où les bras ne se trouvent pas en proportion des trésors à engranger. Ils arrivent par petites escouades, déjà bronzés, tout poudreux: les uns ont au dos un vieux sac de soldat, le plus souvent un mouchoir suffit à contenir tout leur bagage que complète l'arme, la faux démontée et presque coquettement entortillée de quelques tresses de paille. Ils s'arrêtent, ils bivouaquent sur quelque place de la ville, déjeûnent sobrement de quelque morceau de pain noir, en attendant le chaland, le fermier qui débattrà longuement avec eux le prix du labour de l'août, prix assez rémunérateur pour que le petit pécule du moissonneur l'aide à faire face aux chômages de la saison rigoureuse.

Le blé se coupe à la faucille, à la sope, à la faux. Quoique bien lentes à s'implanter dans nos régions, les machines finiront cependant très certainement par remplacer la coupe à bras d'homme; car, si elles vont incomparablement plus vite, elles travaillent aussi beaucoup plus économiquement. La faux classique se démodera de plus en plus; la faucille et la sope survivront seules pour les fauchaisons difficiles.

L'usage des moissonneuses n'est pas aussi moderne qu'on le suppose, et nous serions d'autant mieux fondés à ne pas en répudier l'emploi, que ce sont précisément nos ancêtres, qui, les premiers ont conçu l'idée de cette ingénieuse machine. Plin et Palladius le constatent: celui-ci décrit la moissonneuse gauloise, un peu moins compliquée sans doute que ses héritières, mais n'en remplissant pas moins le but que devaient se proposer des gens assez riches en fourrages pour dédaigner l'em-